

George, Gustave, Ivan et les autres

par Pierre-Marc de Biasi

Le couple George Sand—Gustave Flaubert a fini par prendre en histoire littéraire la valeur d'un symbole : celui d'une amitié parfaite et désintéressée, joyeuse, inoxydable et limpide entre deux écrivains que rien —ni l'âge, ni les opinions politiques, ni les conceptions artistiques— ne destinait à devenir intimes. Cette amitié d'une rare intensité, on la connaît, de l'intérieur, par leur Correspondance, l'une des plus belles de la littérature française : quatre cents vingt deux lettres, dix années d'un bavardage tendre, génial et familial qui ne s'interrompt, brusquement, qu'avec la disparition de la dame de Nohant. Ce chef-d'oeuvre de sensibilité et d'intelligence est même accessible, depuis 1981, dans une édition définitive qui a su mettre en scène la logique des voix alternées, la *Correspondance Flaubert-Sand*, établie, préfacée et magnifiquement annotée par Alphonse Jacobs, chez Flammarion : une vraie merveille qu'il faut avoir dans sa bibliothèque.

Cette fameuse amitié ne s'est faite en un jour : Gustave et George ont mis sept ans pour devenir intimes. Leur première rencontre, fortuite, avait eu lieu au foyer de l'Odéon, en avril 1857 : un simple échange de politesses. Flaubert venait d'envoyer à la célèbre romancière un exemplaire fraîchement imprimé de *Madame Bovary* avec cette dédicace : "A Madame Sand, hommage d'un inconnu". Il entendait bien en rester là. Pour Gustave cet envoi était

surtout une sorte de clin d'oeil à sa propre adolescence, à ces années de collège 1838-1839 où il s'était enthousiasmé pour *Uscoque* et *Jacques*. Vieille histoire, car, dès 1843, il écrivait dans la première *Education sentimentale* : "Je ne m'adresse pas ici aux écoliers de quatrième ni aux couturières qui lisent George Sand (...) mais aux gens d'esprit." Avec les années, ça n'avait fait qu'empirer. Les bons sentiments féminins de Sand le dégoûtaient tellement qu'en 1852, pour expliquer à Louise Colet comment il faut écrire lorsqu'on est une femme, il précisait : "Tu arriveras à la plénitude de ton talent en dépouillant ton sexe, qui doit te servir comme *science* et non comme expansion. Dans George Sand, on sent les fleurs blanches, cela suinte, et l'idée coule entre les mots comme entre des cuisses sans muscles."

Mais ce mépris n'est pas réciproque, au contraire. George Sand lit l'exemplaire de *Madame Bovary*, et adore le roman. Elle le dit dans *Le Courrier de Paris* le 29 septembre 1857. Elle est presque la seule. Flaubert n'en revient pas. Mais, impossible de la remercier : quand elle est à Paris, il est à Croisset, et quand il séjourne dans la capitale, elle est à Nohant. Leur première vraie rencontre n'a lieu qu'en avril 1859, rue Racine, chez Sand. Gustave est immédiatement conquis par le charme et la gentillesse de la romancière, mais conserve les plus expresses réserves sur ses opinions et sur son art. A Feydeau qui lui dit : "Tu me parais chérir la mère Sand", il répond, en août 1851 : " Je la trouve personnellement une femme charmante. Quant à ses doctrines, s'en méfier d'après ses oeuvres. J'ai, il y a quinze

jours, relu *Lélia*. Lis-le! Je t'en supplie, relis-moi ça!". Et les choses en restent là : aucune lettre, ni aucune rencontre pendant trois ans. Le même scénario se reproduit à la sortie de *Salammbô*. Flaubert envoie un exemplaire à Sand. Elle aime le roman, et fait paraître en janvier 1863, un article très élogieux dans *La Presse*. Ils s'écrivent leurs premières lettres. Au milieu des amabilités convenues, on relève un détail bizarre. Sand : "Tirez-moi d'intrigue. J'ai reçu en septembre une plante sèche intéressante dans une enveloppe anonyme. C'est votre écriture à ce qu'il me semble aujourd'hui...". Flaubert : "Ce n'est pas moi ... Mais ce qu'il y a d'étrange , c'est qu'à la même époque j'ai reçu de la même façon une feuille d'arbre..." Joli, mais le petit génie de l'amitié expéditeur de fleurs séchées en sera pour ses frais : l'heure de grâce n'est pas encore arrivée. George et Gustave retournent chacun à leurs travaux, et se tournent le dos pour trois grandes années encore : en tout et pour tout, cinq lettres et deux brèves rencontres entre 1863 et 1866. Enfoncé dans son nouveau roman parisien —*L'Education sentimentale*— Flaubert l'intransigeant s'éloigne même de plus en plus des idées littéraires de Sand : "l'art ne doit servir à aucune doctrine sous peine de déchoir. On fausse toujours la réalité quand on veut l'amener à une conclusion..."

Le miracle a lieu, sans raison particulière, le 12 février 1866, au cours d'un des fameux dîners littéraires "Magny" : Sand est venue seule ; Taine et Renan sont absents mais il y a Gautier, Sainte-Beuve, Berthelot, les Goncourt, Bouilhet et Flaubert... En rentrant chez elle, George note dans son

agenda : "Flaubert, passionné, est plus sympathique à moi que les autres." Elle lui écrit pour le lui dire, ils se revoient et se découvrent. En mai, elle publie *Dernier Amour* et lui dédie le livre : "A mon ami Gustave Flaubert". Aussitôt, les mauvaises langues s'agitent. George et Gustave s'en moquent éperdument : elle vient le rejoindre quelques temps à Croisset. Le soir, ils causent jusqu'à l'aube, avec une pause poulet froid à la cuisine, vers trois heures du matin. Ils s'adorent. George note le 30 août : "Flaubert m'emballe." Elle a dix-sept ans de plus que lui, avec un charme juvénile et une tendresse maternelle qui s'accordent parfaitement à l'inassouvable besoin d'amour du bon géant. C'est un peu plus que de l'amitié, sans doute : une passion douce, intelligente, filiale. Un jour, en lui parlant d'Aurore, sa petite fille qu'elle idolâtre, elle lui écrit : "elle me fait l'effet d'un rêve. Toi aussi, sans le savoir, t'es un rêve — comme ça."

La méfiance littéraire de Gustave, bien vite, laisse place à la discussion franche. En fait, sur bien des points leurs opinions ne sont pas si éloignées qu'il le croyait. Sur Thiers, par exemple. Flaubert à Sand : "...rugissons contre Monsieur Thiers! Peut-on voir un plus triomphant imbécile, un croûtard plus abject, un plus étroniforme bourgeois! Non! rien ne peut donner l'idée du vomissement que m'inspire ce vieux melon diplomatique, arrondissant sa bêtise sur le fumier de la Bourgeoisie!" Réponse de George : "Enfin! voilà donc quelqu'un qui pense comme moi sur le compte de ce goujat politique. Ce ne pouvait être que toi, ami de mon coeur. *Etroniforme* est le mot sublime qui classe cette espèce

merdoïde." Petit à petit, leurs façons de voir se rapprochent. George, qui est sportive, force l'ours à faire un peu d'exercice physique, et Gustave qui ne pense qu'à la littérature, s'obstine à vouloir lui faire changer de poétique. Non sans résultat, plus apparents que réels : Gustave se met résolument à la marche, tous les jours, et fait même un peu de natation dans la Seine; quant à George, on commence à l'entendre dire : " Il faut que l'auteur disparaisse derrière son personnage et que le public fasse la conclusion." Mais en secret, elle continue à le bassiner avec l'idée qu'il devrait un peu plus laisser parler son coeur en écrivant... Après l'échec de *L'Education*, que Sand est presque seule à défendre dans la presse, Gustave tout meurtri vient se réfugier à Nohant. C'est Noël, on le console, on l'aime, il se rassure.

Au fil des années, la faucheuse décime le petit groupe des dîners Magny : Sainte-Beuve, Jules de Goncourt, Louis Bouilhet... Flaubert a l'impression qu'un désert s'est fait autour de lui . Il écrit à George : "A part vous et Tourgueneff je ne connais pas un mortel avec qui m'épancher sur les choses qui me tiennent le plus à coeur, et vous habitez loin de moi tous les deux!" Ivan Tourgueneff! En amitié, Gustave est jaloux comme tigre : il n'acceptera jamais de partager son Tourgueneff qu'avec elle. Sand avait rencontré le Moscove dans sa jeunesse, mais, en 1870, c'est Flaubert qui le lui "amène" par la main. Elle le trouve bien plus beau avec des cheveux blancs, ils deviennent intimes tout de suite. Et le couple des deux "troubadours" se transforme en trio. Cette histoire-là reste à raconter.: le bon Moscove aux semelles de

vent passe de Nohant à Croisset, de Croisset à Nohant, faisant un trait d'union vivant entre les deux vieux amis qui, dans les dernières années, vivent leur passion tranquille sur le mode strictement épistolaire, au rythme de deux lettres par mois, en se jurant à chaque fois de se voir au plus vite. La dernière missive de Flaubert arrive à Nohant le jour même où George, malade, apprend qu'elle va mourir. Gustave y fait un aveu : il a beaucoup réfléchi, elle a gagné. Il va écrire une histoire pour elle, et selon ses idées à elle : ce sera un récit plein de tendresse, ça s'appellera *Un Coeur simple* et tout le monde y reconnaîtra son "influence immédiate"... A l'enterrement de George, le 10 juin 1876, Flaubert n'a pas honte de pleurer. En se replongeant dans l'histoire de Félicité, il n'en finit pas de remâcher sa douleur. Le 17 juin, comme se parlant à lui même, il dit à une amie : "Il fallait la connaître comme je l'ai connue pour savoir tout ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme, l'immensité de tendresse qui se trouvait dans ce génie. Elle restera une des illustrations de la France et une gloire unique."